

Sara occupe une place à part dans le monde de l'édition pour la jeunesse. Auteure et illustratrice depuis une vingtaine d'années, elle reçoit en 2005 la Pomme d'Or de Bratislava, qui récompense l'ensemble de son travail. Elle crée ses illustrations à partir de papiers déchirés et s'est spécialisée dans cette technique. « *Le désir de faire ces livres m'est venu à un moment où je n'avais pas de quoi m'acheter beaucoup de matériel, d'aquarelle, de peinture. Je n'avais que du papier recyclé... J'ai voulu essayer de créer quelque chose avec presque rien. Et je pense que c'est de là qu'est venue l'idée de les déchirer.* »¹ Son œuvre en papiers déchirés compte une trentaine d'albums, ou plutôt de « livres illustrés » terme qu'elle préfère pour nommer ses productions.

1. Entretien avec Claude Hubert-Ganiyare, de La Joie par les livres, Avril 1991

SARA, LE PROCESSUS DE CRÉATION À LA CROISEE DES LANGAGES

Séverine LACOURTHIADE
& Thierry OPILLARD

PROCESSUS DE CRÉATION

Sara utilise presque exclusivement l'illustration dans ses albums. Comment s'y prend-elle ? Il semblerait qu'elle ne prévoit pas un « avant écriture » assimilable à un cahier des charges. Celui-ci se précise en cours de travail, le projet s'échafaudant au fur et à mesure, pensant ce qu'elle voudrait faire en réfléchissant sur les supports papiers, les couleurs et la façon de les agencer, au service d'une intention diffuse et peu verbalisée. « *Je ne pars pas d'un scénario construit au départ, le déroulé de l'histoire vient petit à petit. Mes albums s'élaborent à partir d'une imprégnation de sentiments et d'émotions, de*

différentes atmosphères, avec en plus le travail sur la matière, c'est-à-dire toutes sortes de papiers »² « La plupart sont sans paroles. Ils sont réalisés en papiers déchirés et collés. Les déchirures, les formes, les couleurs forment une sorte de langage, une grammaire que j'utilise au service de l'expression d'émotions, d'instant, d'impressions, de sentiments qui se passent de paroles. Certains sont accompagnés de texte dont je suis l'auteur pour la plupart »³

Elle parle à nouveau de l'origine de son travail dans un autre entretien ; on y apprend comment, du matériau et d'un certain nombre de contraintes qu'elle se donne, émerge la production : « C'est en 1988 que j'ai commencé à faire des albums. [...] Un week-end il me manquait de la peinture à l'huile. J'ai donc pris du papier par hasard et je l'ai déchiré et j'ai raconté des histoires. À ce moment là, je ne pensais pas en termes de livre mais je pensais à la construction du récit, dans une structure qui convenait à la forme de l'album. »⁴

Et manifestement, Sara ne visait pas spécialement un public : « je crée parce que j'ai quelque chose à exprimer, mais je ne cible pas un public particulier. Quand j'ai fait mon premier album, À travers la ville, je n'avais pas d'intention d'édition. Je voulais vérifier que l'image racontait quelque chose en elle-même, indépendamment du texte. C'est en rencontrant des éditeurs que j'ai pris conscience que les livres d'images sont destinés aux enfants. Le « marché » est organisé comme cela ! C'est très bien : qu'ils soient petits ou grands, je ne mets pas de distinctions ou de hiérarchie entre les êtres. C'est à l'être sensible que je m'adresse »⁵ Expérimentation langagière que l'édition enferme dans le public de la « petite enfance », sous le prétexte qu'il n'y aurait pas de texte. Et pourtant, il n'y a qu'à voir les débats qui agitent les classes élémentaires qui travaillent sur *La laisse rouge*, sur la condition de ce chien attaché à une mauvaise maîtresse qui choisit une autre attache, ou sur *Le loup*, dans lequel le sentiment d'exclusion est très fort, ou sur *Dans la gueule du loup*, qui montre les rapports dominants dominés pour finalement s'apercevoir que le dominé n'est pas toujours celui que l'on croit...

Quand il y a du texte dans ses livres (« Quelquefois, je rajoute du texte - sur la demande de l'éditeur dans la plupart des cas, car il est assez difficile pour lui de vendre des albums sans texte. »)⁶, il sert de conducteur qui guide le lecteur pour entrer dans l'image vers une lecture interprétative faite de suppositions, d'allers retours, de vérifications d'hypothèses. Le parallèle avec la lecture de textes à laquelle on exerce les enfants semble

alors évident. Le besoin d'une lecture collective, qui s'enrichit des découvertes de chacun, aussi ; la classe entre alors dans la lecture des images. Sara donne du rythme à ses histoires en utilisant des plans comparables avec les techniques cinématographiques ou photographiques. « Je dois être une « cadreuse » comme disent les photographes : travailler les masses, les lignes de force puis les faire basculer, les déséquilibrer pour qu'elles soient au bord de la chute à un moment de tension intense. Je recommence plusieurs fois mes images, jusqu'à ce qu'elles me satisfassent. Je simplifie, j'essaie de les épurer encore et encore... »⁷ Le processus de création de l'image se conçoit au regard des choix de ce qu'elle prévoit de créer et de ce que le matériau qu'elle utilise lui impose. De même qu'un écrivain articule son écriture entre son projet d'écriture et le choix de ses mots. « Dans les albums, je ne distingue pas la couleur et la forme : je pense la couleur et la forme en même temps. Elles sont l'intérieur et l'extérieur d'un être ou d'une chose. Elles doivent servir la puissance d'expression. Donc pour des histoires simples, profondes et brutes, j'ai des couleurs arides, fortes, violentes. »⁸ Elle réalise des images qui peuvent paraître simples pour un œil distrait mais qui sont bien le résultat d'un processus de création complexe, conscient, volontaire, culturel.

Sara délivre ses intentions d'auteure ; elle exprime par l'image ce que d'autres auteurs vont écrire avec de longues descriptions. « Un album, ce sont des images qui se suivent et racontent un temps distendu, seconde après seconde, afin d'en saisir la moindre sensation. »⁹ Combien de temps s'écoule entre les différents moments de l'histoire ? Combien de temps le chien perdu dans le parc de *La laisse rouge* mettra-t-il à trouver/choisir un nouveau maître ? Le loup oméga, dans *Le loup*, seul, triste et affamé à trouver une compagne ? La tension de ces histoires construites sur le bouleversement d'une situation s'étire dans le temps, mobilisant, captant les sentiments, les réactions du lecteur. Elle provoque volontairement un déséquilibre dans la linéarité temporelle du récit, obligeant les jeunes lecteurs à faire effort de lecture en investissant d'eux-mêmes dans ces intervalles. « Ce que je mets en scène, c'est un théâtre d'ombres dans lequel le

2. Interview de Dominique Laganne, <http://chermedia.com/2008/12/15/sara-une-auteure-illustratrice-comme-on-les-aime> // 3. Site de SARA : http://universdesara.org/article.php?id_article=37 // 4. Site Lecture jeunesse, www.lecturejeunesse.com/index1024.php?archives=&page=revue_detail_article&menu=1&id_article=314&id_revue=56 // 5. Entrevue avec Janine Kotwica, La Revue des Livres pour enfants, avril 2006 // 6. Site de Sara : <http://universdesara.org/IMG/pdf/BIBLIOGRAPHIEalbumsFr.pdf> // 7. Entrevue avec Janine Kotwica, La Revue des Livres pour enfants, avril 2006 // 8. idem // 9. idem

lecteur est aussi auteur », affirme-t-elle.¹⁰ La liaison est ainsi faite, par une mise en tension, entre d'une part l'objet créé et d'autre part l'effet produit sur le lecteur, sans donner de clés pour comprendre ses albums, avec suffisamment d'ouvertures pour laisser une grande part de liberté aux lecteurs. « ...dans mes ouvrages, il y a en effet ce désir du « militantisme de l'image ». Lorsque j'ai réalisé mon premier album, je ne supportais plus ce rapport factice entre le texte et l'image, notamment dans la presse, un secteur dans lequel j'ai travaillé. J'ai réalisé mon premier album, À travers la ville, afin de me démontrer que l'image « parle » d'elle-même et que le rapport texte/image est la plupart du temps une manipulation. Ce qui n'est pas grave dans une fiction mais ennuyeux quand il s'agit d'informer. Le lecteur de mes albums est en mesure de se mettre en relation avec sa partie sensible ; une image lui parle et il prend la parole pour dire ce qu'il voit et forcément, il parle de lui-même à ce moment-là. Il prend un risque, celui de parler de lui. Et je m'insurge contre la position du téléspectateur qui est prisonnier d'une émotion qui ne lui appartient pas, mais elle est induite par le texte accolé à l'image. Le premier acte de mon militantisme est de refuser les manipulations en donnant la parole au spectateur ou au lecteur. »¹¹

Pour l'album *Enchaîné*, écrit par Valérie Dayre, le processus de création est encore différent : « Valérie m'a demandé si elle pouvait m'envoyer un texte pour que je l'illustre, ce sur quoi j'ai répondu que je n'illustrais pas les écrits d'auteurs mais cela m'intéressait à titre personnel. Quand je l'ai reçu, j'ai été bouleversée. J'ai pris des feuilles de papier et j'ai commencé à faire des images. » Même si son travail transite encore par les « sensations » : « J'ai pris son texte, un papier noir sur lequel j'ai fait mes recherches de couleurs, que j'ai très vite choisies ; blanc, rouille, noir et rouge. Je me suis ensuite raconté quelque chose d'abstrait pour trouver les sensations fortes sur chaque page. J'ai ainsi fixé la pagination. Puis j'ai relu le texte et j'ai choisi ce que j'allais mettre en avant. »¹² Et à propos de *Ce type est un vautour* : « Pour un seul de mes albums, je n'ai pas fait les images puisque j'ai écrit le texte d'abord. C'est Bruno Heitz qui les a faites. »¹³

Pour quelqu'un qui déclare « se méfier des mots »¹⁴, donner priorité aux émotions...

LA CROISÉE DES LANGAGES

...Il faut aller y voir de plus près.

Dans les entretiens qu'elle accorde, Sara insiste systématiquement pour dire sa méfiance vis à vis de l'analyse et de la compréhension. Elles empêcheraient l'émotion, les affects, de s'exercer : « Souvent on imagine qu'un livre est une « recette » et on ne conçoit pas qu'une image, un texte, un film, etc. – en vous parlant à un certain niveau de votre sensibilité –, puisse vous révéler à vous-même ce que vous pouvez aimer ou ressentir. Ce qui est intéressant, c'est de faire en sorte que le lecteur reconnaisse le texte ou l'image avec son émotion, et après seulement vient l'exercice de la pensée. »¹⁵

Ou encore : « J'ai été directrice artistique dans la presse, et j'y ai souffert de l'impossibilité de se comprendre avec un certain nombre de journalistes autour d'un dessin ou d'une photo. Ils privilégient l'idée d'une image, le concept intellectuel qui la sous-tend, alors que pour moi c'est l'impression qu'elle dégage qui est importante. Il me semble que le dessin ou d'autres techniques s'adressent plus facilement à l'intelligence avant de toucher le cœur. Je crois avoir discerné qu'un certain nombre d'humains « comprennent » une image, en analysent d'abord le sens, avant d'éprouver des sentiments. »

Cependant, le témoignage d'une enseignante qui a eu l'occasion de rencontrer Sara nous a mis la puce à l'oreille : « Je suis sortie de cette rencontre un peu déçue. Parce que Sara dit aux enfants qu'elle écrit en laissant parler ses émotions, ses impressions. J'ai trouvé qu'elle était loin des enfants, qu'elle maîtrisait tout ce qu'elle disait, que l'émotion justement, il n'y en avait pas. Mon impression n'a pas changé quand je l'ai vu le soir aux côtés de Anne Herbauts et Béatrice Alemagna. Anne Herbauts n'hésite pas à ne pas finir ses phrases à bousculer sa première réponse pour ouvrir la discussion, à se mettre « en danger », se laisser emporter, pour finalement se demander si elle avait bien répondu à la question. Sara est dans la maîtrise tout le temps. »¹⁶

¹⁰. Site de Sara : <http://universdesara.org/IMG/pdf/BIBLIOGRAPHIEalbumsFr.pdf> // // // ¹¹. Site Lecture jeunesse, www.lecturejeunesse.com/index1024.php?archives=&page=revue_detail_article&menu=1&id_article=314&id_revue=56 // // // ¹². Site Lecture jeunesse, www.lecturejeunesse.com/index1024.php?archives=&page=revue_detail_article&menu=1&id_article=314&id_revue=56 // // // ¹³. Site de Sara : <http://universdesara.org/IMG/pdf/BIBLIOGRAPHIEalbumsFr.pdf> // // // ¹⁴. « Les mots sont souvent des armes, des munitions que les gens se jettent à la figure. (...) Le style, c'est la discipline qui oblige les mots à baisser les armes pour exprimer une pensée précise, par l'organisation la plus simple et la plus belle. En réalité, c'est une définition qu'on peut appliquer aussi aux images. » Entretien avec Janine Kotwica, La Revue des Livres pour enfants, avril 2006 // // // ¹⁵. Site Lecture jeunesse, www.lecturejeunesse.com/index1024.php?archives=&page=revue_detail_article&menu=1&id_article=314&id_revue=56 // // // ¹⁶. Rencontre avec Sara, Béatrice Alemagna et Anne Herbauts, Médiathèque José Cabanis, Toulouse, 20 octobre 2009

Et le fait qu'elle soit dans « la maîtrise tout le temps », dans le contrôle, va dans le sens de ce nous pensions : Sara est dans la réflexion, la théorisation, la maîtrise des langages les uns par rapport aux autres. Elle porte un discours « langue de bois », médiatique, en disant s'adresser aux émotions, aux sensations, à l'affect, parce que ça passe mieux auprès du grand public plutôt anti-intellectuel habituellement ; c'est sa manière de s'adapter au marché.

Mais, Sara est depuis toujours productrice de divers objets culturels : film, pièce de théâtre, peintures, photographies, albums, site Internet dans lequel elle écrit des analyses, des critiques et des narrations. Elle a été directrice de collection chez Épigones de 1990 à 1995 et à ce titre a obligatoirement dû définir le cahier des charges de la collection et analyser les albums candidats. Ces pratiques multiples l'ont conduite à avoir du recul par rapport aux spécificités de ces moyens d'expression et de réflexion.

Sara a également suivi une formation de scénariste : contexte, décors, actions, gestes en amont des dialogues n'ont plus de secrets pour elle. Au-delà des dialogues, il faut décrire le temps, le lieu, la situation quelquefois dans les moindres détails. Et donc, comme dans toute production culturelle, mettre à plat le futur objet par un « avant-texte » le plus complet possible.

Elle a aussi réalisé des scénarios pour dessins animés : « *ce qui demande une très grande logique pour construire des événements qui s'enchaînent à la vitesse d'une minute par page - il s'agit de ne pas lâcher son spectateur - dans une histoire implacablement menée jusqu'au « climax » final, assaisonnés de beaucoup de politiquement correct. Cela m'a beaucoup intéressée, amusée. Cela m'a aussi permis de comprendre en quoi cela ne me convient pas pour mes albums. L'histoire est un fil rouge qui maintient l'attention du lecteur ou du spectateur. Je ne m'adresse pas à l'attention mais à la capacité émotionnelle et visuelle des lecteurs et spectateurs* ». ¹⁷ On retrouve à la fin de ces propos la notion d'effets sur le spectateur et celle de définition de son propre cahier des charges, de ses intentions d'auteur.

Elle livre volontiers, si on la questionne dans ce sens, ¹⁸ l'interconnexion qu'elle fait entre les différents langages, les différents types d'expression : « *Pourquoi j'utilise le papier déchiré ? C'est la déchirure qui va raconter, c'est une forme d'écriture. Et le papier déchiré, c'est un peu comme si je faisais du film*

d'animation. Je déchire, je reporte sur la page suivante, je me rapproche, je change les fonds. Je fais appel à la partie océanique de mon cerveau, comme disait Freud. Je me sers de l'image constamment avec une partie de mon cerveau et après je fais appel à mon autre partie pour créer un fil rouge. » ¹⁹

Sara a réalisé en 2004 un court-métrage, *À quai*, d'un peu plus de quatre minutes entièrement en papier déchiré. L'esthétique et la narration y sont complètement entremêlées, ce qui n'est pas sans rappeler ses albums *Le Loup* ou *La laisse rouge* entre autres, qui utilisent les cadrages et les effets de zoom propres aux techniques cinématographiques. Pas de paroles, seulement quelques bruitages accompagnent le spectateur, rappelant le cinéma muet, l'une de ses influences en matière d'élaboration de son rapport à la création. L'album *À quai* est paru après la réalisation du court métrage, demandant de revisiter le projet, de réécrire et retravailler le scénario dans cet autre média, avec cet autre langage.

« *Je suis une obsédée de l'image. La déchirure c'est comme si je faisais du cinéma, ce langage de l'image, cette composition qui parle et qui vous remplit. Dans un film, je ne retiens souvent qu'un court moment, mais ce moment est tout le film pour moi. Le temps se distend et devient d'une immensité gigantesque. Dans *À travers la ville*, c'est du temps distendu. La déchirure est un trait incertain qui n'est pas fini donc le lecteur est obligé de finir lui-même. Le lecteur est obligé de s'écouter, de savoir ce que lui, pense de cette image. Prendre le risque de se dire : ce doit être ça. Le livre pose des questions auxquelles on ne répond jamais.* » ²⁰

Ou encore, à une question sur les influences dans son processus de création : « *le cinéma, et plus particulièrement le cinéma muet, par rapport au langage cinématographique ; la peinture (la période de la Renaissance, les estampes japonaises,...) ; la photographie d'une manière générale (Raymond Dityvon,...). En fait, l'univers de l'image a toujours été très important pour moi.* » ²¹

Dans sa présentation de Sara, Pierre Bessagnet, Professeur au centre IUFM de Foix, résume de façon très pertinente le travail de Sara : « *Le papier, Sara le déchire et sous nos*

¹⁷. Entrevue avec Janine Kotwica, La Revue des Livres pour enfants, avril 2006 // ¹⁸. Voir dans ce dossier les réponses qu'elle fait à une classe de CE1 // ¹⁹. Rencontre avec Sara, Béatrice Alemagna et Anne Herbauts, Médiathèque José Cabanis, Toulouse, 20 octobre 2009 // ²⁰. idem // ²¹. Interview de Dominique Laganne, <http://chermedia.com/2008/12/15/sara-une-auteure-illustratrice-come-on-les-aime>.

ANNEXE. QUAND DES ÉLÈVES POSENT DES QUESTIONS PERTINENTES. QUAND UNE AUTEURE LIVRE DES INFORMATIONS SUR SON TRAVAIL

Les élèves de CE1 de Saint-Sulpice sur Lèze (Haute-Garonne) ont procédé à une interview de SARA. Le projet de rencontre avec l'auteure est amorcé dès la rentrée. Les élèves se sont lancés dans la lecture de ses livres avec curiosité et intérêt. Les présentations de lectures du matin fournissent des échanges, des écrits dans les carnets de lecteurs et des prises de notes mémoires de l'état de réflexion qui agite la classe. L'auteure a tout de suite vu le travail des élèves.

Zakaria : Comment faites-vous pour écrire vos histoires ? Nous on se donne des contraintes, des consignes d'écriture. La maîtresse appelle ça un cahier des charges.

Sara : *J'écris avec le langage de l'image qui écrit avec des formes, des couleurs, sans paroles. Je parle à l'imaginaire et dans imaginaire, il y a image. Dans image, il y a aussi magie. Si je raconte avec de l'écriture, je choisis un personnage et*

je me mets à sa place. Dans Je suis amoureux, c'est le langage d'un bar que j'emploie pour mon personnage alors que dans La petite fille sur l'océan c'est un capitaine de marine marchande qui parle, son langage est différent. [Elle parle aussitôt des langages, de leurs spécificités. Et livre un élément de son cahier des charges.]

Noëlia : On pense que vous n'écrivez pas du texte dans vos histoires parce que vous préférez que chacun imagine son histoire. Pourquoi certains livres ont du texte ?

Sara : *La première fois que j'ai écrit du texte, c'était pour Le chat des collines à la demande d'un éditeur. Il fallait vendre les livres donc il m'a demandé du texte. Les parents achètent les livres pour que les enfants apprennent à lire, ils pensent que les livres sans texte sont pour les plus petits. [Elle parle des contraintes éditoriales, des conditions dans lesquelles les objets culturels sont produits et qui infléchissent la création.]*

Emma : Dans *C'est mon papa* et *Joséphine au restaurant*, est-ce que vous parlez de vous et de votre papa ?

Sara : *Mon papa n'était pas pianiste, il ne connaissait pas la musique. Je ne raconte pas ma vie*

dans les livres. [Elle donne un des éléments de son cahier des charges.]

Eliot : Est-ce que le livre *Le loup* est la suite de *Dans la gueule du loup* ?

Sara : *Je n'en sais rien mais peut-être qu'on peut mettre l'un derrière l'autre. [Là, la question ne l'intéresse pas... Elle abrège...]*

Robin : Le rouge à la fin de *Le loup* indique un danger à venir, pourquoi n'y a-t-il pas de rouge au début alors que le loup oméga est en danger ?

Sara : *À ton avis, le loup oméga est-il en danger au début de l'histoire ?*

Robin : Il est seul, il se fait rejeter.

Sara : *c'est pour ça que j'ai choisi des couleurs foncées, le noir, le gris. Qui est en danger à la fin de l'histoire ?*

Robin : le petit loup qui peut se faire exclure de la nouvelle famille.

Sara : *Oui, c'est ça. [Elle active le lecteur et son travail intellectuel. Ce qui est intéressant aussi dans son mode de production, elle veut ne pas donner toutes les informations, organiser les vides à combler par une attitude active du lecteur.]*

Noémie : Dans vos derniers livres, vous écrivez avec d'autres auteurs ou illustrateurs. Est-ce que cela veut dire que vous avez fini d'écrire des histoires seule ?

Sara : *Non, mais j'ai fait des livres avec d'autres comme Enchaîné. Pour ce livre, c'est un peu la faute de Valérie Dayre, parce que j'ai aimé son texte et je l'ai illustré. Pour Ce type est un vautour, c'est Bruno Heitz qui a fait les illustrations de mon texte, à la demande de l'éditeur. J'ai voulu aussi raconter les métamorphoses de Ovide parce que je m'intéresse aux recherches scientifiques sur l'ADN. De plus en plus on me demande d'illustrer des albums. Mais j'ai écrit seule mon dernier livre, Nu. [Elle leur parle des contraintes éditoriales et encore une fois de son cahier des charges, et cette histoire d'ADN montre aussi qu'elle est une intellectuelle qui s'intéresse aux problèmes scientifiques et sociétaux contemporains. On s'aperçoit que, comme Rascal dans le DVD Une fin de loup que l'AFL vient de produire, Sara ne s'occupe plus de l'âge des enfants qui sont face à elle, elle se livre avec des mots qu'elle emploierait avec des adultes, elle comprend qu'ils sont dans l'étude de la genèse de son travail.]*



yeux défilent des animaux, des hommes et des femmes aux contours fragiles, des immeubles aux façades irrégulières, des arbres à l'écorce rugueuse, troncs privés de branches et de feuilles, des feux tricolores aussi, swinguant comme sur un air de jazz. Quelques notes de musique, de rares mots ponctuent les pages sur lesquelles les images, sobres épures, se succèdent comme dans un film. Sara, c'est du cinéma, muet ou presque, en noir et blanc, à peine colorisé. Le projectionniste, c'est le lecteur qui se fait son film, librement. Sara, c'est du cinéma, en plein air, l'été, sous les étoiles. »²²

Sara aimerait certainement qu'on dise de son œuvre : « *C'est une peinture qui nous atteint sans le soutien d'une littérature, sans l'aide des mots et de la pensée discursive, par des moyens exclusivement picturaux.* » comme le dit Pierre Encrevé de l'œuvre de Soulagès²³. Mais une œuvre si originale et si enracinée dans la culture et les divers langages sollicite à la fois raison et émotion chez ses lecteurs. Elle suscite inévitablement un appareillage discursif, que Sara contribue elle-même largement à alimenter. Et il témoigne de la place qu'elle occupe dans le champ de la littérature jeunesse actuelle.

Ancrée comme elle est dans l'histoire de la littérature et osons le dire, dans l'histoire de l'art, une lecture uniquement sensuelle et faussement naïve de son œuvre n'est pas possible ; cela réjouit nos neurones et celles de nos enfants. Sara devrait s'en réjouir.

■ Séverine LACOURTHIADE & Thierry OPILLARD

²². www2.toulouse.iufm.fr/foix/site/litte09/IMG/pdf/journal_PE2_09.pdf - Avril 2009 // ²³. *Connaissance des Arts*, HS n°428, p.64 (La profusion de publications en tous genres liée à la rétrospective actuelle à Beaubourg vient contredire les propos de Pierre Encrevé...)

La numérisation des objets de la culture écrite qui est encore la nôtre (le livre, la revue, le journal) leur impose une mutation bien plus grande que celle impliquée par la migration des textes du rouleau au codex. (...) Au moins jusqu'à aujourd'hui, dans le monde électronique, c'est la même surface illuminée de l'écran de l'ordinateur qui donne à lire les textes, tous les textes quels que soient leur genre et leur fonction. Est ainsi rompue la relation qui, dans toutes les cultures écrites antérieures, liait étroitement des objets, des genres et des usages.

Roger CHARTIER, *L'avenir numérique du livre*. *Le Monde*. 27.10.09

